

RENÉ DESCARTES ET L'HOMME : DANS LA VALEUR DE LA SCIENCE TRANSFORMATRICE

Drissa FOFANA

Université des Lettres et Sciences Humaines de Bamako (Mali)

E-mail : drissafofana60@yahoo.fr

Résumé : Cette contribution théorique porte sur une question de la philosophie de R. Descartes : la valeur de la science transformatrice. L'analyse montre que l'activité scientifique et technologique est en elle-même une puissance neutre. La science étudiée ici et le dualisme cartésien qui la valorise n'ont pas causé de dérives. Cette science devient dangereuse ou profitable selon les usages que les hommes en font, c'est-à-dire selon qu'elle est utilisée pour réaliser l'inclination naturelle ou la raison naturelle. La société déraisonnable et les mentalités qui prônent la réalisation spontanée des passions font que l'homme produit technologiquement le malheur du monde. La science et la technique pourraient davantage concourir au bonheur général. Pour cela, l'éducation devrait produire une raison morale en laquelle il n'y aurait pas de distance entre les calculs humains et le moralement admissible.

Mots-clés : Philosophie, science, éducation, raison morale, bonheur.

Abstract: This theoretical contribution is about one question of the philosophy of R. Descartes: the value of transformative science. The analysis shows that scientific and technological activity is in itself a neutral power. The science studied here and the Cartesian dualism that values it have not caused any damage. This science becomes dangerous or profitable according to the uses that humans make of it, that is, according to whether it is used to achieve natural inclination or natural reason. The unreasonable society and the mentalities which advocate the spontaneous realization of the passions make that human being technologically produces the wrecking of the world. Science and technology could contribute more to general happiness. For this purpose, education should produce a moral reason in which there is no distance between human calculations and the morally acceptable.

Keywords: Philosophy, science, education, moral reason, happiness.

Introduction

D'entrée de jeu, notre objet de réflexion est cette pensée chère à R. Descartes. Il s'agit de la valeur de l'activité scientifique dans le bonheur humain. Face à un tel objet qui traite également de la survie de notre monde, nous remarquons que les intellections humaines restent critiques et assez contradictoires. Sur cette scène, les critiques écologistes et les promoteurs des sciences transformatrices se rencontrent en adversaires. Aussi, nous espérons profiter de toutes ces contradictions et critiques, en tant qu'elles sont susceptibles de construire une pensée raisonnable. Celle-ci pourrait servir d'éducation intellectuelle et morale, afin de former une humanité qui éloignerait notre monde actuel, modifié et en modification continuelle, de la ruine. Pour nous, il s'agit donc de participer à la réalisation de cet état de pleine satisfaction nommé le bonheur. Les intellections et discussions apprennent, en effet, à travailler la raison, afin de la moraliser. Elles peuvent transmettre des idées dont la scientificité peut être directement expérimentée dans la vie matérielle de tous les jours. C'est peut-être le lieu de souligner le sens de la science, dans notre cadre présent, en tant qu'elle se réduit sans ambivalence à la science expérimentale qui s'ouvre sur la production technologique. Il s'agit de la science transformatrice du sensible, telle qu'elle a été envisagée dans la sixième partie du *Discours* de R. Descartes (1637, p. 168), portant sur la connaissance distincte des corps environnants et sur le pouvoir technicien de les employer « à tous les usages auxquels ils sont propres... ». Sur le sujet, les intellections opposées ont également cette capacité d'exercer l'esprit humain à défricher les limites des autres idées qui manquent de valeurs scientifique et morale. Les critiques peuvent déployer cette raison morale que nous définissons comme la faculté humaine de bien calculer, en tant qu'elle ne se désolidarise pas de la pratique convenable.

Le monde actuel est certainement partagé entre le bien et le mal consécutifs au progrès scientifique et technologique. Les pays les plus pauvres sont particulièrement touchés, suivant les informations données par G. P. Nakoulima (2010, p. 30) :

La dette que l'occident a contractée envers les pays les plus pauvres est écrasante car c'est d'abord en effet dans le Sud que le désert croît, que les sols

s'érodent, que l'eau se raréfie, que les pandémies se développent, que les vagues migratoires se préparent... et c'est encore dans le tiers-monde que les usines polluantes du Nord se délocalisent, que les déchets empoisonnés, en toute impunité, sont expédiés et stockés.

Les pays pauvres du continent africain reçoivent passivement les retombées mentales et matérielles des sciences occidentales. De ce fait, parce qu'intellectuels africains, nous devrions toujours nous accaparer le devoir d'aborder le problème de la valeur de telles activités scientifiques promues par la philosophie cartésienne. Elles ne doivent pas trop souffrir de critiques lacunaires. En quoi les prévisions de R. Descartes, au sujet de la valeur incontournable des sciences et techniques, sont-elles toujours actuelles, malgré tous les déboires que les hommes ont eu à endurer ? Quelle serait la place à accorder à la raison morale et à l'éducation, afin que la puissance scientifique puisse décrire un bonheur réel ?

Cette contribution théorique, dont le sujet est *René Descartes et l'homme, dans la valeur de la science transformatrice*, part de deux suppositions. Premièrement, nous aurions affaire à une science qui serait propice aux réalisations contradictoires des hommes ; deuxièmement, une bonne éducation devrait permettre, à la raison humaine, de déboucher réellement sur une production scientifique compatible avec le bonheur. Pour ce qui concerne les objectifs, il s'agira d'abord d'étudier la valeur réelle des sciences et techniques promues dans le projet cartésien ; il s'agira ensuite de considérer les faits théoriques et pratiques étudiés, pour en tirer une morale, ou une éducation raisonnable, qui serait favorable au bonheur de tous. Pour y parvenir, la méthodologie théorique se fondera sur l'étude de textes philosophiques contradictoires. Quelques œuvres de R. Descartes seront convoquées, avec des commentaires et des critiques, à cet effet. Nous considérerons aussi quelques productions scientifiques et technologiques. Le développement ternaire partira, premièrement, de l'analyse de quelques critiques postérieures à R. Descartes, celles qui seront portées contre les sciences et techniques. Nous espèrerons souligner les limites de telles critiques, pour montrer, deuxièmement, les forces des activités scientifiques. Troisièmement, ce sera l'occasion de proposer des solutions réalistes et compatibles avec le bonheur réel.

1. La critique antiscientifique : entre forces et limites

La science étudiée ici est celle qui est dressée sur les possibilités mathématiques de la raison humaine pour étudier la nature, notamment la réalité sensible ou physique, afin de la transformer techniquement. Dans le schéma de la philosophie de R. Descartes (1644, p. 566), il s'agit du tronc qui « est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ». Il se trouve qu'un tel savoir scientifique a eu une kyrielle de conséquences dont beaucoup sont considérées comme des problèmes. Certaines conséquences sont directes, telles que les productions d'informations et d'artifices technologiques. D'autres sont plutôt indirectes, telles que les critiques et autres arguments épistémologiques. Il s'agit, pour nous, de relever quelques échantillons de ces conséquences scientifiques, techniques et intellectuelles. Notre premier projet est de les analyser, de les critiquer, afin de faire voir ce qu'il y a de problématique dans toute cette affaire.

1.1. Un argument classique : R. Descartes et la paternité de monstruosité scientifiques

Avec le progrès du genre de savoir valorisé par R. Descartes, il est indéniable que les choses ont été réellement modifiées. G. Rodis-Lewis (1970, p. 5) rappelle cette transformation et l'une de ses conséquences possibles, à savoir son pouvoir d'affecter le transformateur lui-même : « l'aspiration de la fin du Discours à « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » annonçait le développement de la science, capable de transformer l'homme même ». Avec le savoir sur la nature environnante— le savoir par « l'expérimentation scientifique », pour emprunter les termes évocateurs de P. Soual (2007, p. 30) –, l'homme s'est rendu maître d'une compréhension technicienne du monde. Suivant les prévisions cartésiennes, la science des éléments environnants a conduit à l'invention d'un monde remarquable d'artifices, de technologies. La nature et l'homme même ont été transformés. Il n'est pas nécessaire d'argumenter pour démontrer ce changement. C'est un fait qui se pose devant les yeux de tous, des scientifiques aux philosophes jusqu'aux simples profanes. Mais,

pour la nature physique et pour l'homme, que vaut cette transformation sapienne technicienne ?

Cette question pourrait ouvrir la voie à un argument pessimiste qui tend à présenter les domaines en question comme des monstruosités. Il s'agit, pour nous, d'exposer trois modes d'un tel argument classique : les crises morale, sociale et écologique. La transformation matérielle du monde favorise la construction d'une humanité déraisonnable et « imbécile » (ce dernier qualificatif est de J.-J. Rousseau (1971, p. 171)). Avec la science moderne, la perfectibilité illimitée de l'espèce humaine est tirée jusqu'au non-sens. Le recours aux machines artificielles aurait engendré des paresseux, des faibles et des malheureux, amoindrissant les efforts naturels qui formaient la machine biologique de l'homme. On aurait dit que J.-J. Rousseau a entrevu le XXI^e siècle, tant sa description refuse de se laisser dépasser. Que pourrions-nous ajouter aujourd'hui ? La science tentatrice, miroitant des capitaux et des gadgets androïdes de dernières générations, trônerait dangereusement sur une société mécanisée, robotisée et sans âme. A coup sûr, nous expérimentons une faiblesse cultivée et grandissante. Nous constatons des hommes égoïstes qui préféreraient plus envoyer des textes électroniques, via des réseaux sociaux, de préférence sur les téléphones les plus en vogue, à un parent hospitalisé, que de se déplacer physiquement pour lui apporter un subside ou simplement de la chaleur humaine. Les derniers progrès scientifiques coïncident avec une humanité malade qui souffre quand elle est incapable de posséder la dernière technologie et qui souffre, encore, avec et après sa possession.

Le démon scientifique ne se serait pas limité à la ruine de la morale. Ce monstre aurait fourni assez d'artifices thermonucléaires et de réserves biochimiques pour ruiner la société matérielle. J. Bouveresse n'apaise pas les esprits. Nous ne manquons plus de matière, pour « nous mettre en état de faire disparaître notre espèce de la face de la terre jusqu'au dernier exemplaire » (J. Bouveresse, 1984, p. 93). L'histoire rappelle ce mode atomique de l'argument. H. Truman n'aurait pas pu commettre ce crime contre l'humanité, en allant bombarder le Japon de 1945, si l'idée ne lui avait pas été insufflée par l'avancée de la chimie. L'activité scientifique ne manque pas de critiques. Pour J. Bouveresse (1984, p. 14), elle s'appuie sur une rationalité non naturelle qui marque un malheur plus qu'un bonheur :

Il y a déjà eu des savants divers qui se sont rendus compte que la raison proprement dite, supérieure ou abstraite, était pour l'homme une chose qui n'est pas naturelle, et que la connaissance savante était une vraie maladie de l'homme (...) Mais les mises en garde les plus diverses n'ont pas pu empêcher que l'on en arrive à une situation où l'expression qui prévaut est que la civilisation scientifique et technique dans laquelle nous vivons n'a pas été en mesure de produire le genre de sagesse qui lui aurait permis de tirer, humainement parlant, le meilleur parti de ses conquêtes.

Pour son dualisme, par le fait même d'avoir envisagé un maître humain à côté d'un monde maîtrisable (R. Descartes, 1637, p. 168), le cartésianisme est parfois rattaché à toutes les crises citées. Un commentaire se penchera sur cette pensée dualiste qui semble déjà problématique : « La métaphysique cartésienne s'appuie en effet sur la distinction radicale de l'homme et des autres êtres » (C. Nicco-Kerinvel, 2007, p. 57). Avec R. Descartes, en tant que substance pensante à l'image de l'esprit divin, l'homme serait pensé comme supérieur aux autres réalités. Cette supériorité humaine, prétendue naturelle, se serait réalisée dans une dangereuse domination du monde physique. Pour F. Alquié, R. Descartes aurait pensé et agi comme si les réalités exploitées et transformées étaient sans âmes, comme si elles n'étaient pas des créatures divines. Chez R. Descartes, « L'objet physique n'est plus, comme il l'était au Moyen-Age, un objet qu'on connaît avec amour, ce n'est plus un objet qu'on peut approfondir sans cesse jusqu'à trouver en son fond l'être de Dieu lui-même. » (F. Alquié, 2005, p. 81). Cette idée sur le R. Descartes promoteur de la conquête du monde a conduit G. P. Nakoulima à la proposition suivante : « La célèbre formule de Descartes doit être revue : il ne s'agit plus de se rendre maître et possesseur de la nature mais de la technique. » (2010, p. 30).

1.2. Une critique antiscientifique assez limitée

Le dualisme ontologique fut critiqué depuis le XVIIe siècle. Il serait difficile d'occulter la critique portée contre l'hétérogénéité de l'être et le projet anthropocentrique de R. Descartes. Par son monisme, B. Spinoza (1954, p. 184) avait refusé de penser que les propriétés corporelles des « bêtes » soient inférieures à la sagacité humaine. Ils participent tous aux mêmes lois de la substance rationnelle. La scission de l'être, l'homme manipulateur d'un côté et les réalités manipulables de l'autre, pouvait déjà présager de gros dégâts. Nous voyons que le dualisme cartésien s'est rendu

effrayant. L'auteur analysé a effectivement affirmé que « les bêtes » (R. Descartes, 1649, p. 721), substantiellement différentes des hommes, sont des mécaniques dépourvues d'âmes et de raison. La transcendance humaine et la simplification de la réalité non humaine peuvent être dangereuses. Cependant l'esprit cartésien ne les pensait pas pour nuire à l'empire naturel (le monde) dans lequel, en vérité, l'homme n'est qu'un élément déterminé. P. Macherey (2014, p. 24) soulignera une querelle doctrinale qui présageait un conflit matériel et moral entre l'homme et le monde perçu comme une chose inerte et privée d'être :

Le mot *res* doit avoir exactement la même signification s'agissant de l'étendue de la chose pensante et de la chose étendue, qui sont en réalité une seule et même « chose », que Spinoza appelle Dieu ou substance. Or on ne peut oublier que Descartes ne cesse d'affirmer, en sens exactement inverse, l'inégalité ontologique des deux ordres de la pensée et de l'étendue.

Aujourd'hui, l'expérience a jugé que l'ontologie et le projet cartésien ne sont pas synonymes de monstruosité. De nos jours, la science ressemble plus à un ange gardien du bonheur qu'à un monstre destructeur de l'homme. Elle s'incarne d'abord dans un savoir utile, dans une information vraie qui éclaire l'intellect. Cette fonction n'est pas négligeable, pour lutter contre « ces pratiques traditionnelles néfastes » (J. Bauhaire & A. Bois, 2018, p. 2) telles que les mutilations génitales féminines (MGF), afin d'informer les ignorants et sauver trois millions de filles par an. L'ange scientifique est ensuite incarné dans la vie pratique, dans la médecine et dans les productions mécaniques que les plus ignorants des hommes peuvent constater dans les maternités. Nous pensons à tous les artifices qui concourent à la conservation de la santé. Voyons, à ce sujet, ce que J. Bouveresse ajoute (1984, p. 104) :

La plupart des hommes qui vivent aujourd'hui sous la dépendance de la science ne vivraient pas ou ne vivraient plus du tout si la science n'avait pas rendu possible et préservé leur vie (...) La science a, en outre, rompu le mécanisme brutal du survival of the fittest : elle octroie davantage de vie à des gens moins aptes à la vie et leur conserve plus longtemps celle-ci.

Nous ne saurions énumérer toutes les contributions scientifiques et technologiques, lorsqu'il est question du bonheur de l'homme. La conservation de la santé et l'éducation qui la facilite sont des problèmes fondamentaux. Ces domaines tiennent une place première dans le *Discours* cartésien :

Tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine, plus assurées que celles qu'on a eues jusques à présent ; et que mon inclination m'éloigne si fort de toute sorte d'autres desseins, principalement de ceux qui ne sauraient être utiles aux uns qu'en nuisant aux autres. (R. Descartes, 1637, p. 179).

La science transformatrice prend en compte cette préoccupation traditionnelle de l'humanité ; celle que Platon avait soulignée dans le *Gorgias* (1966, p. 175) : « Y a-t-il pour les hommes un bien plus grand que la santé ? » Par ailleurs, l'homme est un animal social. Il doit contribuer au développement de la société qui le construit. L'école moderne est une institution éducative dont la fonction est de produire l'être individuellement et collectivement utile. Avec l'essor des sciences et technologies, ce travail scolaire est également facilité. Le machinisme a permis de vulgariser la reproduction de livres. D'autres outils didactiques sont produits pour faciliter l'apprentissage classique et la transmission du savoir à distance. L'éducation des handicapés est davantage prise en compte. Considérons par exemple le braille¹ qui est un système d'écriture destiné aux non-voyants et aux malvoyants. Se lisant par le toucher, il consiste en l'impression manuelle ou mécanique de points saillants sur un support matériel. Il y a aussi des appareils orthopédiques et des lentilles correctrices de la vision, pour continuer heureusement l'éducation et la vie là où des obstacles les rendaient difficiles : « Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens, entre lesquels celui de la vue étant le plus universel et le plus noble, il n'y a point de doute que les inventions qui servent à augmenter sa puissance, ne soient des plus utiles qui puissent être », affirme R. Descartes dans *La Dioptrique* (1637, p. 180). Avec la science, les handicaps deviennent de moins en moins des excuses pour refuser de contribuer à l'avancée de l'humanité. Nous estimons qu'il n'est pas forcément immoral d'être partisan d'une telle avancée « qui a fondamentalement à voir avec une utilité dans son sens le plus pragmatique, avec la fabrication d'instruments », d'après les termes de J. Larrosa (1999, p. 177).

2. Une approche plus réaliste de l'activité scientifique

¹De L. Braille, (1809-1852), inventeur français ayant mis au point ce système publié en 1829. C'est un « codage tactile de la langue écrite » (N. Roy, 2016, p. 3).

Que pouvons-nous réellement tirer de cette analyse critique du monde métamorphosé par le pouvoir scientifique et technique ? Ce que nous en tirons, ou ce qui se laisse tirer de lui-même, c'est une science puissante et dispensatrice de mal et de bien. Or, cette dualité, dans les conséquences de l'activité scientifique, la possibilité du vice et de la vertu est certainement quelque chose de significatif. Nous espérons partir d'une telle dualité manifeste, pour fonder une approche plus réaliste de la situation. Et nous approchons la question avec deux idées. L'une est la neutralité de la science. L'autre est la responsabilité humaine du choix entre le mal et le bien.

2.1 La neutralité des sciences et techniques

Le savoir scientifique et sa réalisation technique peuvent déboucher sur des faits désastreux ou heureux. Cependant, une chose revient toujours à travers ces deux possibilités. C'est que la science ne reste qu'une puissance très efficace. Elle est une force intellectuelle et matérielle qui nourrit le mouvement appelé le progrès. Mais, en lui-même, le pouvoir scientifique ne possède aucune intelligence, pour se diriger automatiquement vers le bonheur de l'homme. Cela signifie que la science ne peut pas choisir de s'éloigner du malheur humain. Accuser cette puissance construite de quelques déboires qu'elle n'a pas commis, cela révélerait une irresponsabilité humaine. Craindre une machine mécanique pour ces effets désastreux, en occultant le constructeur et l'utilisateur, ce serait, tout au plus, manifester une ignorance. Il n'existe pas de prison, ni pour les lois découvertes ni pour les machines artificielles. Non plus, il ne saurait exister de géhenne pour elles. Cette disculpation juridique et religieuse de la science n'est que du bon sens.

La machine mécanique peut être le premier tracteur agricole de l'histoire ou un *panzer* allemand de la seconde guerre mondiale. Quand bien même cette mécanique fut forcément construite pour agir sur l'homme, elle n'avait rien décidé d'elle-même. En tant qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même, la nature de la science nous fait penser au « golem » de H. Collins et T. Pinch (1994, p. 16). Il s'agit, dans la tradition juive, de cet être d'argile façonné et animé, afin de réaliser des desseins antérieurs au façonnement même. Il en va pareillement pour la science et pour la technique transformatrice. Elles sont recherchées et développées, pour être

de puissants moyens qui permettront de réaliser des projets plus anciens. Ces projets varient évidemment. Certains ressemblent à ceux de R. Descartes qui voulait des artifices médicaux, en vue d'améliorer la santé. D'autres rappellent ceux d'A. Hitler qui voulait marcher militairement sur l'Europe. Dans tous les cas, il faudra garder à l'esprit que l'humanité s'est de tout temps projetée vers quelque chose. Cette projection, consubstantielle à l'esprit humain, existait longtemps avant les travaux sur l'uranium et le plutonium. Les hommes sont nés avec leurs projets et leur verve d'élaborer des outils facilitateurs. Sinon, nous ne pensons pas que le premier crime massif contre l'humanité ait eu lieu le 6 août 1945 à Hiroshima. Les hommes se sont toujours entretenus, depuis la préhistoire et l'antiquité, avec des pierres taillées et des arbalètes.

Il y a eu certainement des crimes contre l'homme et contre la nature globale. Mais il faudra rechercher les responsables ailleurs que dans un simple projet technique ou dans une science effectivement établie. Il serait d'ailleurs plus juste de toujours se fier à ce domaine scientifique. Le savoir clair sur le monde environnant et les instruments de mesure sont les moyens qui permettent de s'enquérir de l'état des choses. Face à la question, les dangers les plus subreptices ne sont pas cernés par des littéraires et des journalistes critiques. Les expérimentations purement scientifiques sont les travaux par lesquels beaucoup d'hommes sont informés du mal, quand il y a effectivement mal. En effet, la science physique est ce qui peut montrer l'impact réel d'une chose matérielle sur une autre chose matérielle. Et il conviendrait de se rabattre encore sur cette science souvent affiliée à la perte de l'homme, si l'on a la volonté de sauver réellement le monde. D'une certaine manière, J. Bouveresse soulignera cette réalité incontournable (1984, p. 104) : « La compétence à l'égard des conséquences de ses conséquences est encore une chose que la science fait sienne, dans la mesure où elle déclenche l'alarme. » Dans notre monde d'aujourd'hui, monde qui ne peut pas rétrograder pour tomber dans l'âge fictif de l'avant-science, la rationalité scientifique reste une solution non négligeable pour remédier aux crises humaines.

2.2 L'homme comme le décideur de l'être scientifique

L'expérience nous force à constater que l'environnement naturel ne peut pas être qu'une chose déposée dans l'attente d'une manipulation folle. La nature est bien consciente ; elle se venge aussi. Elle a une âme intimement liée à l'être humain. Ce lien est ambivalent, en tant qu'il prouve tantôt la force humaine, tantôt la faiblesse humaine. D'abord, il pourrait témoigner que l'homme est fort. L'homme est cet être doté de science et de volonté, à qui il est donné d'être le bourreau pollueur ou le gardien écologiste de la nature ; c'est à l'homme que revient le pouvoir de changer l'avenir de l'environnement. Ensuite, vu sous un autre angle, ce même lien serait une preuve de la faiblesse humaine. L'homme se présente aussi comme cette portion de l'environnement ; l'âme et la vie humaines dépendent de ce monde naturel. Nous avons eu l'occasion de montrer, dans notre thèse de doctorat intitulée *Raison et morale chez René Descartes*, combien l'existence humaine est déterminée par le monde naturel (2018, p. 264) :

Il n'y aura plus d'hommes sans une biocénose, c'est-à-dire sans une unité de végétaux et d'animaux (dont l'homme) qui entretiennent des relations nécessaires sans lesquelles les deux espèces s'éteindraient inéluctablement. Ce déterminisme naturel invite à relire la liberté humaine comme le choix de refuser la destruction. Il faut que l'homme vive de la science qu'il a péniblement élaborée. Mais la recherche de cette vie agréable ne doit pas l'empêcher de mesurer son élan et de se donner assez de sagesse, pour que la volonté de bien vivre ne se transforme pas en la quête de la mort.

Lorsque la nature se décide à se venger de sa blessure, ce n'est pas la science qui en fait les frais ; cette dernière n'est ni consciente ni responsable. Ce sont plutôt les êtres vivants qui en souffrent, par la faute d'une seule espèce. Les penseurs ont bien cerné le vrai responsable. Nous le débusquons entre les lignes de G. P. Nakoulima (2010, p. 86) :

La terre ne peut plus être traitée comme un simple objet, comme une matière inerte, utilisable, façonnable n'importe comment selon le bon vouloir humain. Elle doit être perçue comme un organisme vivant qui peut être en bonne ou mauvaise santé, et qui peut être blessée ou tuée.

L'homme est le seul vivant qui s'arme de science et de technique pour blesser volontairement la nature (dont la terre) qu'il n'occupe pas tout seul. Il ruine la nature organisée, en se ruinant moralement et physiquement. J.-

J. Rousseau avait ainsi indexé ce fou manipulateur : « tout dégénère entre les mains de l'homme » (2009, p. 45).

Qu'est-ce que la nature humaine, entre le raisonnable et le déraisonnable, pour qu'elle puisse utiliser la puissance scientifique dans le sens du mal ? L'homme est naturellement en perpétuel conflit avec lui-même. Il est une raison. C'est le pouvoir de bien calculer, afin de séparer le bien d'avec le mal et de toujours suivre le bien. Le bien même est tout ce qui est continuellement profitable au monde (l'humanité et la nature extérieure). La science devient une culture profitable, lorsqu'elle devient la main réalisatrice de la nature raisonnable de l'homme. L'être humain est naturellement démuné. Contrairement à la plupart des animaux, il n'a pas de système corporel fiable qui lui permettrait de s'approprier son environnement. En temps normal, la science est ce bien prométhéen qui l'informe et qui l'achève. Pour se défendre dans le cadre du moralement admissible, la technique devient ses griffes et ses crocs. Mais il se trouve que l'homme est aussi une déraison, c'est-à-dire un ensemble de passions violentes qui l'inclinent naturellement vers la vie plaisante et les vices. R. Descartes a médité sur cet aspect sombre de l'humanité. C'est l'inclination naturelle :

J'entends seulement par ce mot de nature une certaine inclination qui me porte à croire cette chose, et non une lumière naturelle qui me fasse connaître qu'elle est vraie [...] pour ce qui est des inclinations qui me semblent aussi être naturelles, j'ai souvent remarqué, lorsqu'il a été question de faire choix entre les vertus et les vices, qu'elles ne m'ont pas moins porté au mal qu'au bien. (R. Descartes, 1641, p. 288).

Sous son mode déraisonnable, en concevant le monde comme un gros marché à exploiter, l'homme tend à négliger le prix à payer pour la réalisation du plaisir non nécessaire. La déraison se nourrit de la faiblesse humaine, telle que l'ignorance des conséquences lointaines de la transformation de la matière. Les recherches interrompues par précipitation et l'empressement pour jouir des produits des pseudo-recherches, voilà comment des scientifiques et des hommes d'affaire procèdent pour réaliser les plaisirs déraisonnables. Un fait complique les choses. C'est que, par leur spontanéité, les passions prennent aisément l'avance sur les calculs rationnels qui sont naturellement lents. L'homme prudent, pour être fort, a besoin de temps et de méthodes sérieusement approfondies, pour agir avec

raison ou pour que sa raison soit effectivement morale. Il doit passer par des réflexions à plusieurs procédés : faire abstraction de certains contenus de la mémoire, analyser l'apparence sensorielle, tout en bridant l'imagination fantaisiste. Des vérifications partielles, générales et périodiques sont toujours nécessaires, pour déterminer la valeur rationnelle des conclusions scientifiques.

Aborder les dérives issues de la déraison, telles que le mercantilisme et la pollution de l'environnement qui ruinent le monde naturel, c'est parler des erreurs proprement humaines. Quant à la science, comme nous ne cesserons de le répéter avec H. Collins et T. Pinch, elle est « une bonne nature, quoique un tantinet écervelée. Il ne faut pas la blâmer pour ses erreurs : ce sont les nôtres. » (1994, p. 16). Après ce procès accusateur de l'homme, nous soulignons notre volonté d'éviter un pessimisme vis-à-vis de la science. Nous refusons de penser qu'il est temps que les hommes apprennent à limiter progressivement les activités scientifiques, comme on apprendrait à se séparer d'un mal trop enraciné dans notre société. Au contraire, nous invitons les hommes à s'accaparer davantage de la science, tout en comprenant les effets divers de cette société humaine dans le mal.

3. La société humaine dans la valeur de la science

La science et la technique transformatrice constituent une puissance neutre qui devient nuisible ou profitable selon les usages que l'homme en fait. Ces usages sont des matérialisations de la nature humaine qui, elle-même, ballote entre raison et déraison. Les dérives et les succès diversifiés prouvent ce duel intérieur. Du fait que les hommes font la société humaine qui fera l'homme, nous pensons que la dualité inhérente est aussi présente dans le regroupement social. Il s'agit, dans cette ultime partie, d'analyser le rapport entre la science et les sociétés humaines. L'espoir est de rencontrer ce dont la société est capable en mal et en bien, afin d'en tirer des idées qui pourraient contribuer au bonheur humain.

3.1. La société mercantiliste dans l'activité scientifique déraisonnable

Un problème d'idéologie facilite le mauvais usage de la science et de la technologie. C'est que les sociétés conformistes tendent à inculquer, par la mémorisation, des opinions fausses et des traditions superficielles. Dès les

premières années de la vie, on apprend à l'enfant à mettre spontanément sa raison au service des mentalités en vogue, alors que ces croyances ne sont pas forcément les plus raisonnables. Ce conformisme social est excessif. C'est un véritable poison qui ruine l'esprit critique de l'être appelé à diriger la puissance scientifique de demain. Or, sans la critique, les calculs spontanés peinent à se conformer rigoureusement à la réalité objective. Vis-à-vis de l'homme, cette dernière est doublement exigeante. Elle exige que la production humaine soit théoriquement et pratiquement conforme avec ce que le monde est, avec ce que le monde pourrait supporter. Cela signifie que l'homme a le devoir naturel d'être l'auteur d'une culture vraie et morale. Cette vérité morale est ce qui échappera toujours au savant issu de la mauvaise société. Il ne pourra que plier l'échine devant les Etats et les politiques militaires, pour employer sa pseudoscience, afin d'inventer des mécaniques destinées à tuer des êtres qu'il avait plutôt le devoir de protéger. Et le devoir est ce que l'opération rationnelle dicte comme ce qui doit être fait en privé, devant le tribunal de la conscience individuelle, mais aussi en public devant tous les êtres de la nature extérieure.

La mentalité mercantiliste, véritable messagère du mal et de la déraison, a de tout temps été un fléau social. Cette croyance collective se fonde sur l'idée que tout est bon, lorsqu'il s'agit de gagner des finances et des biens matériels, pour se donner le pouvoir de réaliser ses passions les plus débridées. Bien avant le progrès de la technologie, Platon avait déjà averti contre ce goût déraisonnable pour l'argent. Dans *La République*, le philosophe ascétique avait eu à critiquer ces âmes malheureuses et intéressées qui adorent leur fortune matérielle comme si elle était leur enfant, « ne consentant à louer rien d'autre que l'argent » (Platon, 1966, p. 78). La gloutonnerie financière et le mercantilisme qui la transmet, voilà des vices sociaux qui jouent beaucoup dans le fait que la science et la technique sont utilisées pour nous construire un enfer moderne. L'homme glouton est produit de telle sorte qu'il ne peut pas s'empêcher de produire des machines à transformer la faune, la flore et les valeurs morales en billets de banque. On ne lui a pas donné assez de temps, à cet homme fabriqué pour être déraisonnable, de conduire des recherches poussées qui lui permettraient d'avoir une vue claire sur les effets néfastes de ses faits. L'essentiel pour ses éducateurs, c'est de produire un technicien ou un homme d'affaire enviable,

pour affûter l'envie de misérables technophiles, afin d'exercer plus d'empire sur leurs destins déjà douteux.

En tant que citoyens de la société techno-capitaliste en laquelle l'argent est devenu le *leitmotiv* de presque toutes les relations, et où presque tout est devenu entreprenariat égoïste, désertification et pollution de l'environnement, nous sommes en droit d'être plus certains des méfaits des technologies gouvernées par les passions. Les éducateurs tourmentés et empressés transmettent leurs convictions aux jeunes générations, au travers d'une raison partielle qui montre le calcul à faire pour s'enrichir et se construire une vie plaisante. Les éducations commencent à manquer de temps pour éveiller la conscience morale qui devraient couronner des acquis durables.

Nous sommes conduits à la pensée que les écoles de formation scientifique sont pour beaucoup dans les dérives technologiques qui tuent le monde actuel. Le premier crime de masse contre l'humanité et contre le monde serait la construction d'un technicien mal éduqué. L'accusation porte également sur le fait que la technicité y est plus valorisée que la moralité, suivant cette volonté absurde de produire un chercheur qui soit axiologiquement neutre. Pour le reste de l'analyse, il s'agira donc de porter le regard sur ce que R. Descartes et d'autres penseurs ont souligné dans le rapport juste entre la raison technicienne et la raison morale. Il est toujours question de débusquer quelques sagesse qui pourraient aider l'humanité, pour qu'elle ne périclite pas colonisée par sa manière de coloniser le monde.

3.2 La mission éducatrice de la société : la promotion d'une science morale

Pour comprendre les propriétés et les lois qui prévalent objectivement dans le monde physique, les scientifiques peuvent envisager la neutralité axiologique. Il s'agit de faire des observations, des expérimentations et d'en tirer des conclusions qui seraient absolument détachées des mentalités subjectives des hommes. Il est noble de vouloir présenter une science amoralisée, neutre et libérée des élucubrations humaines nommées, souvent à tort, morales. Mais cette noblesse reste naïve et potentiellement dangereuse. Le scientifique naît dans un milieu dont les mentalités influenceront, d'une manière ou d'une autre, ses productions

individuelles. Les productions humaines dites rigoureuses sont déjà entachées de subjectivités souvent douteuses. Il peut même arriver que le producteur réalise inconsciemment des desseins déraisonnables, si sa raison est contaminée depuis l'enfance. La prudence veut que les formations fondamentales et spécialisées, les recherches scientifiques et les inventions diverses ne soient pas détachées d'une morale réfléchie d'avance dans le sens du bien général de toute la nature.

Une formation scientifique complète devrait comporter obligatoirement un aspect moral, si l'on ne désire pas chavirer dans l'absurdité d'une éducation partielle. Cette unité entre raison scientifique et la morale est apparue dans les écrits d'Epicure, quand il voulait partager sa « doctrine complète » (2008, p. 151). Dans le programme de cette société admirable que fut le Jardin épicurien, la physiologie n'a été séparée de l'éthique que dans la théorie. Mais, dans sa pratique, l'épicurisme ne se comprend que comme une physiologie éthique qui apprend à limiter les plaisirs aux nécessaires et naturels. Des systèmes de vie, sûrement plus anciens que l'épicurisme, avaient déjà adopté une telle unité raison-morale, sous l'idée écologique d'une homogénéité de l'être. C'était le cas dans la mentalité primitive que nous décrit l'ethnologie. La compréhension de la nature ne se dissociait pas du respect voué à tous les êtres, en tant qu'ils participent « soit à une même essence, soit à un même ensemble de qualités » (L. Lévy-Bruhl, 2002, p. 11).

Dans la vision cartésienne également, l'éducation intellectuelle débouche nécessairement sur la morale. Ainsi, en exerçant son propre esprit à « la sagacité » (R. Descartes, 1628-1629, p. 69), à travers les opérations simples des mathématiques, chaque volonté autodidacte pourrait finir par comprendre que les éléments complexes de la réalité objective se suivent normalement avec la même logique inviolable qui existe entre les facteurs simples d'une équation algébrique. Le moins savant des hommes peut augmenter sa propre lumière naturelle, suivant cette éducation mathématique, afin de retrouver les vérités que les sagesse anciennes avaient trouvées entre le lien raison-morale. La production technologique devient morale, si elle met en place des biens utiles comme ceux qui contribuent à notre conservation. Les mécaniques qui valorisent la santé ne sont que des objets moraux. Au sujet des sciences, l'intention du *Discours*

cartésien est assez claire : « ni l'honneur, ni le gain qu'elles promettent, n'étaient suffisants pour me convier à les apprendre » (R. Descartes, 1637, p. 131). L'égoïsme mercantiliste est donc autant immoral qu'anticartésien.

Il se pourrait que des techniciens immoraux puissent se trouver une certaine excuse, à travers l'hétérogénéité de l'être de R. Descartes, pour placer l'homme conquérant au-dessus des autres êtres. Toutefois, dans les textes du philosophe dualiste, il n'a jamais été question d'envisager un développement scientifique pour réaliser une quelconque passion destructrice. La raison morale est récurrente dans les textes de R. Descartes. Elle est explicite dans les *Règles pour la direction de l'esprit* (1628-1629, p. 38), dans le *Discours de la méthode* (1637, p. 131), etc. Dans bien d'autres œuvres cartésiennes, « la prudence dans les affaires » (R. Descartes, 1644, p. 557) signifie que la mécanique, la médecine et la morale devraient aller de pair.

Conclusion

Les hommes ont raison de craindre, lorsqu'il est question de savoir scientifique et de transformation de la nature environnante. Il serait même tentant de dévaloriser ces activités, au vu des maux moraux et environnementaux qui ont été cités dans ce travail. Cette dévalorisation porterait aussi sur le projet anthropocentrique de R. Descartes, en tant qu'il lie le bonheur humain à une telle science transformatrice. Parallèlement, un contrepoids est venu remettre en cause l'idée d'une science sans valeur positive, c'est-à-dire destructrice. En effet, l'analyse des faits a montré une autre réalité non négligeable qui devrait limiter la crainte humaine : l'activité scientifique promue par R. Descartes participe au bonheur, surtout sur les plans de la santé du corps et de l'esprit. La critique a surtout permis de comprendre une science de toutes les possibilités tant négatives que positives. La science étudiée ici est neutre et par conséquent disculpée. Relativement à ce que vaut le projet cartésien, et relativement à ce qui conviendrait d'être compris afin qu'il soit rationalisé pour le bien de tous, les textes et inventions considérés ont conduit à des résultats qui nous paraissent satisfaisants.

La puissance scientifique, fondamentalement neutre, est appelée à réaliser le mal, pendant qu'elle sert les passions humaines et la société

déraisonnable, notamment mercantiliste. La même puissance sapiente et technicienne peut devenir le bien de tous les existants. Ce bonheur universel arrive, en suivant le projet complet d'un R.Descartes qui ne se désunit pas de la pratique morale, chaque fois que l'homme obéit pleinement à sa nature rationnelle, c'est-à-dire en désobéissant à l'inclination naturelle qui porte spontanément au plaisir. L'homme est donc le décideur de la valeur de la science. Les éducations personnelle et sociale sont utiles ici, si elles apprennent à poursuivre des calculs scientifiques qui vont jusqu'à déboucher sur la production moralement admissible ; c'est l'unité raison-morale.

Sans vouloir verser dans un machiavélisme, il faut espérer que les armes nucléaires déjà construites, celles qui font la fierté des puissances militaires du globe, serviront de forces simplement dissuasives et d'une certaine éducation pour les terroristes trop zélés. En plus, la présence de plusieurs maîtres de la nature peut être bénéfique, pour susciter la morale et la paix par respect mutuel.

Références bibliographiques

- ALQUIE Ferdinand, 2005, *Leçons sur Descartes, Science et métaphysique chez Descartes*, Courtry, La Table Ronde.
- BAUHAIRE Julien & BOIS Aurélie, 2018, *Les mutilations génitales féminines*, 15^e Journée internationale de la tolérance zéro à l'égard des mutilations génitales féminines (MGF), Paris, [En ligne] <https://www.plan/international.fr> field, consulté le 13 janvier 2019.
- BOUVERESSE Jacques, 1984, *Rationalité et cynisme*, Paris, Minuit.
- COLLINS Harry & PINCH Théodore, 1994, *Tout ce que vous devriez savoir sur la science*, traduction Thierry Piélat, Paris, Seuil.
- DESCARTES René, 1966, *Œuvres et Lettres de Descartes*, Bruges, Gallimard
- :
- 1628-1629, *Règles pour la direction de l'esprit*.
 - 1637, *Discours de la méthode*.
 - 1637, *Dioptrique*.
 - 1641, *Méditations métaphysiques*.

- 1644, *Les principes de la philosophie*.
- 1649, *Traité des passions de l'âme*.
- EPICURE, 2008, *Lettre à Hérodote*, in *Lettres, maximes et sentences*, traduction Jean-François Balaudé, Paris, Librairie Générale Française.
- FOFANA Drissa, 2018, *Raison et morale chez René Descartes*, Thèse unique de doctorat en philosophie de l'éducation, Université Ouaga I/Pr Joseph KI-ZERBO, soutenue le 17 novembre 2018.
- LARROSA Jorge, 1999, « Savoir et éducation », in *Éducation et Philosophie, Approches contemporaines*, traduction Jean Houssaye, Paris, ESF, p. 177-198.
- LÉVY-BRUHL Lucien, 2002, *L'âme primitive*, Québec, [En ligne] http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html, consulté le 25 octobre 2014.
- MACHEREY Pierre, 2014, *Querelles cartésiennes*, Paris, Presses universitaires du Septentrion.
- NAKOULIMA Gomdaogo Pierre, 2010, *La préservation de la planète, défis contemporains de la modernité*, Paris, Harmattan.
- NICCO-KERINVEL Cécile, 2007, « La métaphysique de la perfection chez Descartes et Spinoza », in *Expérience et métaphysique dans le cartésianisme*, Paris, L'Harmattan, p. 57-70.
- PLATON, 1966, *Gorgias*, traduction Émile Chambry, Paris, GF-Flammarion.
- PLATON, 1966, *La République*, traduction Robert Baccou, Paris, GF-Flammarion.
- RODIS-LEWIS Geneviève, 1970, *Descartes et le rationalisme*, Paris, PUF.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1971, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, GF-Flammarion.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 2009, *Emile ou de l'éducation*, Barcelone, GF-Flammarion.
- ROY Noëlle, 2016, *Louis Braille, un homme pour une œuvre*, [En ligne] <https://www.avh.asso.fr> > défaut > files, consulté le 08 mai 2018.
- SOUAL Philippe, 2007, « L'expérience de la raison selon Descartes », in *Expérience et métaphysique dans le cartésianisme*, Paris L'Harmattan, p. 29-45.

SPINOZA Baruch, 1954, *Éthique*, traduction Roland Callois, Paris, Gallimard.